

SOCIÉTÉS

REVUE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

*Relations
anthropozoologiques*

N° 108

2010/2



de boeck

LES SOCIO-ANTHROPO-LOGUES ET LES ANIMAUX. Réflexions d'un historien pour un rapprochement des sciences

Éric BARATAY¹

Résumé : En 1997, l'auteur publiait l'article « Un champ pour l'histoire : l'animal », où il évoquait la question de l'utilisation historique des travaux de sociologie et d'anthropologie. Depuis, il a vu évoluer ce champ des sciences sociales et de nouvelles approches se développer. Il présente ici un témoignage sur cette évolution, sur l'intérêt qu'elle représente pour sa discipline, en proposant de nouveaux modes de lectures ou en apportant des données inédites auxquelles les archives donnent difficilement accès. Mais il suggère aussi ce que les sciences humaines et sociales pourraient aller chercher dans les travaux historiques et ce qu'il serait possible de faire ensemble, avec d'autres disciplines comme l'écologie et l'éthologie, en poussant plus loin la réflexion sur l'animal acteur.

Mots clés : animal, anthropologie, histoire, sociologie.

Abstract : In 1997, the author published the article "A field for history: the animal" in which he raised the issue of the historic use of sociological and anthropological works. He has since witnessed changes in this field of social sciences and new approaches being developed. Here, he presents his observations of these changes and on their contribution to his discipline, by offering new modes of interpretation and by introducing hitherto unpublished informations to which access in the archives is difficult. He also suggests a direction of research in historic works for both human and social sciences and what could be achieved together with other disciplines such as ecology and ethology, by taking reflection on the animal as actor still further.

Keywords : animal, anthropology, history, sociology.

1. Professeur d'histoire contemporaine, Lyon III, UMR LARHRA, eric.baratay@wanadoo.fr.

Que le lecteur ne se méprenne pas ! Mon intervention n'a pas pour but de juger la validité de travaux appartenant à d'autres disciplines que la mienne, ce que je ne pourrais et ne voudrais faire. Il s'agit, à l'invitation des concepteurs de ce numéro spécial, de présenter le témoignage d'un lecteur extérieur sur les recherches sociologiques et anthropologiques concernant l'animal, sur l'intérêt de leur évolution pour l'historien, sur l'utilité des concepts proposés et des données fournies pour sa propre recherche, mais aussi sur ce que ces sciences humaines pourraient aller chercher dans la production historique et sur ce qu'il serait possible de faire ensemble et avec d'autres sciences, en reprenant et en prolongeant un article de 1997 consacré à l'historiographie de l'animal, où j'avais abordé la question de l'usage historique des sciences humaines². Je renvoie le lecteur intéressé à cet article de manière à réserver les propos suivants aux recherches de la dernière décennie.

Les approches critiques et structuralistes

D'abord, je dois confesser que l'historien que je suis se sent plus à l'aise et en phase avec la production récente qu'avec celle des années 1980 voire 1990, pour deux raisons. La première réside dans la quasi-disparition d'une littérature de la dérision ou de la dénonciation, qui fleurissait lorsque certains pensaient le sujet sans intérêt et lorsque d'autres critiquaient les pratiques contemporaines, notamment urbaines, à l'aune des anciennes ou des rurales érigées en modèle des relations à l'animal, ce qui entravait une analyse originale tout en s'avérant illusoire, les historiens ayant souligné que l'idée d'un monde rural éternellement plein de bêtes est à corriger, la vulgarisation du chien de berger dans les campagnes, par exemple, ne commençant qu'au XVIII^e siècle, parallèlement à celle du chien de compagnie dans les villes³. La seconde raison vient d'un moindre engouement pour les analyses structurales ou systémiques, qui sont stimulantes intellectuellement, comme la superbe analyse de Philippe Descola sur les relations à la nature⁴, mais qui ont l'inconvénient, pour moi, de laisser l'historien sur le bord de la route, désarçonné et impuissant, en évacuant l'histoire de leur réflexion dans leur recherche d'invariants humains, une recherche qui n'est pas inhérente à l'anthropologie, car la notion d'évolution était au cœur de ses raisonnements au XIX^e siècle, mais qui s'est imposée au XX^e siècle pour contrer le racisme scientifique et surtout pour copier les sciences dures, trouver des lois de la nature humaine, pensée comme une entité fixe. Cependant, l'étude d'un objet nécessite, à un moment ou l'autre, de concilier les diverses approches disciplinaires si l'on ne veut pas privilégier les discours

2. « Un champ pour l'histoire : l'animal », *Cahiers d'histoire*, 1997, 3-4, pp. 409-442, en collaboration avec J.-L. Mayaud qui avait rédigé les pp. 424-426 consacrées à l'histoire de l'élevage.

3. Voir R. Béteille, *Le Chien*, Paris, PUF, 1997 ; É. Baratay, *La Société des animaux, de la Révolution à la Libération*, Paris, La Martinière, 2008. On trouve encore une tentation de la dénonciation chez C. Tourre-Malen, *Femmes à cheval, la féminisation des sports et des loisirs équestres : une avancée ?*, Paris, Belin, 2006.

4. *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

d'investigation au détriment de la connaissance du sujet, nécessairement complexe et plurielle. Or il n'est pas facile de rapprocher une analyse qui rassemble des données dispersées dans le temps dans un système intemporel dont l'explication relèverait d'une psychologie humaine invariable, d'une autre qui souligne au contraire la fluctuation des représentations en invoquant une évolution des psychologies. Prenons l'exemple concret de l'ours : comment concilier le beau travail d'anthropologie symbolique de Sophie Bobbé avec celui, tout aussi remarquable, de Michel Pastoureau⁵ ? Personne ne s'est attelé à cela jusqu'à présent et la difficulté a plutôt incité chacun à rester chez soi en ignorant les routes des autres.

Des lectures culturalistes à l'étude des collectifs humains-animaux

L'entreprise est plus aisée et son utilité plus immédiate avec d'autres modes de lecture. Ainsi l'approche culturaliste centrée sur l'analyse des représentations et des pratiques contemporaines, comme la conduisent, par exemple, Sergio Della Bernardina ou Marie Cegarra⁶ ; une approche qui peut aussi développer une réflexion systémique, telle celle de Frédéric Saumade à propos des taumachies européennes⁷, mais en la limitant au temps présent et en intégrant l'idée d'évolution, souvent sous l'influence de Norbert Elias qui plaça les lentes modifications sociopsychiques au centre de son œuvre. Or celle-ci, en opérant une magistrale synthèse entre sociologie et histoire, a particulièrement influencé les historiens, comme en témoignent les remarquables travaux d'Alain Corbin⁸, tandis que l'approche culturaliste s'est aussi imposée avec l'histoire culturelle, qui domine la scène historique depuis vingt ans, à tel point que la plupart des travaux sur l'animal relèvent de cette lecture⁹. La proximité et donc la familiarité de l'approche sont aussi évidentes avec l'étude des conflits contemporains, de représentations ou de pratiques, qui est devenue l'une des principales voies d'analyse en sciences humaines, comme l'illustrent le travail d'Isabelle Mauz sur les loups alpins ou le numéro récent d'*Ethnologie française* sur « les animaux de la discorde »¹⁰. L'intérêt est d'autant plus fort pour l'historien que les conflits supposent des circulations, des adaptations, donc une dynamique, une évolution, et que ce thème fait aussi l'objet de travaux historiques

5. S. Bobbé, *L'Ours et le loup. Essai d'anthropologie symbolique*, Paris, MSH, 2002 ; M. Pastoureau, *L'Ours, histoire d'un roi déchu*, Paris, Seuil, 2007.

6. S. Dalla Bernardina, *L'Utopie de la nature, chasseurs, écologistes et touristes*, Paris, Imago, 1998, et *L'Éloquence des bêtes : quand l'homme parle des animaux*, Paris, Métailié, 2006 ; M. Cegarra, *L'animal inventé. Ethnographie d'un bestiaire familial*, Paris, L'Harmattan, 2000. Voir aussi, sur les zoos, *Techniques et culture*, 50, 2008.

7. *Les Taumachies européennes. La forme et l'histoire, une approche anthropologique*, Paris, CTHS, 1998.

8. Depuis *Le Miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Aubier, 1982. Norbert Elias a d'ailleurs abordé l'histoire de l'animal avec la chasse au renard : *Sport et civilisation, la violence maîtrisée* (1986), Paris, Fayard, 1994.

9. Un exemple récent : « Figures animales », *Sociétés et représentations*, 27, 2009.

10. *Gens, cornes et crocs*, Versailles, INRA, 2005 ; *Ethnologie française*, 39, 2009, 1.

en nombre croissant¹¹. Enfin, l'historien ne peut que porter une vive attention à l'émergence récente de l'étude des « collectifs » hommes-animaux ou des « communautés hybrides », d'abord proposée par Bruno Latour, Dominique Lestel, Vinciane Despret¹². L'approche a le grand intérêt d'intégrer l'être animal dans la recherche, alors qu'il est absent des travaux développant les lectures précédentes, en n'étant traité que comme un objet permettant d'évoquer des pratiques humaines. Elle a aussi l'avantage de faire sortir d'une vision trop simple et manichéenne, où l'homme pensant, agissant, plaquerait ses conceptions et ses pratiques sur un animal passif et subissant, qui est encore fort à l'honneur parmi les chercheurs des diverses sciences humaines, marqués par l'idéologie de la maîtrise de la nature, fortement réactivée entre les décennies 1930 et 1980. En mettant l'accent sur les actions des animaux, les interactions avec les hommes et les réactions de ces derniers, cette approche s'avère féconde comme le montrent les travaux d'Albert Piette sur le « fait socio-animal », de Dominique Guillo, proposant une sociologie interspécifique à propos du chien, de Catherine Rémy pour la fin des bêtes ou d'Isabelle Mauz¹³. Or les interactions supposent elles aussi un processus dynamique qui peut permettre de réintroduire l'histoire dans les sciences humaines, au moment même où les historiens découvrent aussi l'intérêt des « collectifs »¹⁴.

Se nourrir les uns des autres

En se retrouvant ainsi dans l'étude des processus dynamiques, sociologie, anthropologie, histoire peuvent s'apporter beaucoup, les premières en fournissant à la dernière des concepts et des hypothèses, plus faciles à forger sur l'actualité vivante que sur le passé mort, éclaté, dispersé dans les archives, que l'historien doit utiliser pour mieux interroger et lire ses documents, pour débusquer des aspects qu'il aurait eu du mal à voir sans cela. C'est ainsi le cas depuis longtemps du processus de civilisation d'Eliás, mais ce devrait être aussi le cas, pour l'animal, de la sociologie des non-humains, de l'attachement des collectifs, du fait socio-animal, etc. À l'inverse, l'histoire devrait permettre de vérifier la validité temporelle de ces concepts, de nuancer la vigueur des analyses, de retracer la genèse et l'évolution des faits contemporains, de bâtir des synthèses diachro-synchroniques à propos des représentations, des pratiques, des conflits, des interactions, etc. Que le lecteur me

11. Par exemple, J.L. Mayaud, *150 ans d'excellence agricole en France. Histoire du concours général agricole*, Paris, Belfond, 1991 ; N. de Blomac, *Voyer d'Argenson et le cheval des Lumières*, Paris, Belin, 2004.

12. B. Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991 ; D. Lestel, *L'Animal singulier*, Paris, Seuil, 2004 ; V. Despret, *Bêtes et hommes*, Paris, Gallimard, 2007.

13. A. Piette, « Entre l'homme et le chien. Pour une ethnographie du fait socio-animal », *Socio-anthropologie*, 11, 2002, pp. 87-104 ; D. Guillo, *Des Chiens et des humains*, Paris, Pommier, 2009 ; C. Rémy, *La Fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*, Paris, Economica, 2009 ; I. Mauz, *Les Collectifs et leurs natures*, dossier d'HDR, Université de Saint-Étienne, 2008.

14. J.M. Moriceau, *Histoire du méchant loup*, Paris, Fayard, 2007 ; É. Baratay, « De l'homme héros à l'animal acteur et retour », *Histoire des Alpes*, 15, 2010.

pardonne, mais ce n'est pas souvent le cas à lire les bibliographies des études sociologiques et anthropologiques, qui citent peu les travaux, maintenant nombreux, sur l'histoire des animaux. Il semble qu'après avoir souvent renoncé à dissoudre l'histoire dans des structures intemporelles, beaucoup l'ignorent maintenant en coupant simplement passé et présent. Pour ne pas prêter le flanc à la critique de la paille et de la poutre, je reconnais que c'est aussi le cas du côté des historiens, et que les prises en compte de l'histoire par les sociologues et les anthropologues me semblent tout de même plus fréquentes qu'autrefois, sans doute favorisées par l'étude des processus dynamiques dont on veut faire la genèse et l'évolution, comme l'illustrent les travaux de Frédéric Saumade, Catherine Tourre-Malen ou Catherine Rémy¹⁵. Leur usage de l'histoire peut intriguer les historiens, comme l'usage historique de la sociologie et de l'anthropologie peut étonner leurs spécialistes, parce que les uns insistent sur les pluralités, les mouvances, les aléas de l'histoire et les autres sur les lignes directrices ou les généalogies nettes des faits contemporains, et sans doute faudrait-il peu à peu mieux s'entendre, plus s'associer sur le contenu des concepts et les angles d'analyse.

Car un rapprochement passé présent est indispensable pour une bonne connaissance plurielle du sujet animal. Il devrait accompagner le net rapprochement entrepris entre les disciplines du présent depuis une ou deux décennies, non seulement entre sociologues et anthropologues mais aussi avec les géographes, qui réfléchissent notamment sur les aléas de la frontière humanité-animalité ou sur la place de l'animal¹⁶, et les politologues, qui scrutent les conflits d'utilisation des bêtes¹⁷, à tel point qu'il est souvent difficile, à la lecture des travaux, de distinguer l'origine disciplinaire des auteurs et de différencier les approches, tandis que beaucoup de numéros spéciaux menés par des revues disciplinaires rassemblent des spécialités diverses, et que des approches auparavant spécifiques d'une discipline, par exemple selon les répartitions sociales en sociologie, se font moins nombreuses¹⁸. Or le rapprochement des disciplines, le métissage des concepts, des analyses et des thèmes, déjà favorisés par le discours sur la nécessaire pluridisciplinarité pour privilégier les objets à étudier sur les prés carrés disciplinaires, ne peut être que renforcé et surtout étendu à l'histoire et aux sciences naturelles par une nouvelle approche qui commence à percer et qui sera, je crois, l'un des chantiers des prochaines années.

15. C. Rémy, « Une mise à mort industrielle « humaine » ? L'abattoir ou l'impossible objectivation des animaux », *Politix*, 64, 2003, pp. 51-73.

16. N. Blanc, *Les Animaux et la ville*, Paris, Odile Jacob, 2000 ; « La place de l'animal », *Espaces et sociétés*, 110, 2002 ; « Protéger la nature, est-ce protéger la société ? », *Géographie et cultures*, 69, 2009.

17. D. Darbon, *La Crise de la chasse en France*, Paris, L'Harmattan, 1997 ; C. Traïni, *Les Braconniers de la République. Les conflits autour des représentations de la nature*, Paris, PUF, 2003 ; « La question animale », *Politix*, 64, 2003.

18. « Vers une sociologie des relations avec la nature », *Revue Française de Sociologie*, 48, 2007, 4, pp. 795-806 ; M. Pinçon-Charlot, « La place de l'animal dans la société des XX^e-XXI^e siècles », dans *La Recherche médicale à l'aube du XXI^e siècle : recherche médicale et modèle animal*, Paris, Elsevier, 2002, pp. 24-28.

L'animal, acteur à part entière

En effet, l'intérêt récent pour les collectifs hommes-animaux pâtit pour l'instant d'un déséquilibre d'attention et d'analyse au profit de l'homme, pensé comme le véritable acteur, et au détriment de l'animal, conçu comme un objet faisant agir mais n'agissant pas. Ainsi, dans son remarquable article, Albert Piette est très novateur sur la construction du fait socio-animal et en retrace sur l'exemple concret de la relation homme-chien qu'il juge à bon droit asymétrique et particulière par rapport aux relations humaines, mais en forçant beaucoup le trait, considérant que le chien n'est pas un interlocuteur pertinent, qu'une partie de l'interaction vient d'une projection anthropomorphique qui doterait l'animal de capacités cognitives et affectives indues, que le chien n'assure qu'une présence passive, ne déployant pas d'acte ou de désir stratégiques, parce qu'il fonde cette appréciation sur une littérature ethnologique culturaliste construite sur l'idée de maîtrise et de domination de l'homme, et sur des traités d'éducation canine qui véhiculent la même vision en proposant d'imposer un ordre humain à l'animal. La relation apparaît bien différente, plus riche et surtout plus équilibrée, si l'on recourt aux enquêtes des vétérinaires auprès des maîtres, qui montrent, par exemple, que le chien initie les jeux ou force aux promenades, et à la récente éthologie cognitive, plus disposée à attribuer des capacités aux bêtes que les écoles éthologiques précédentes. Il faut creuser cette veine qui attribue plus à l'animal et qui permet de voir plus en le pensant et l'acceptant comme un acteur à part entière, différent certes mais capable. Il faut donc étudier directement et précisément cet acteur pour, en retour, mieux comprendre les interactions avec les hommes et les réactions de ceux-ci.

Ce déplacement du regard sur l'animal est effectué en ce moment en philosophie¹⁹, en sciences humaines, lorsqu'André Micoud se penche sur la vie quotidienne des vaches pour comprendre leur fortune publicitaire ou lorsque Marion Vicart étudie le chien de compagnie de près²⁰, et en histoire où l'ancien appel de Robert Delort à bâtir une histoire des animaux, et pas seulement des attitudes des hommes envers les animaux, commence à être entendu et fait s'intéresser aux évolutions des présences animales, aux attitudes des sauvages, aux vécus des domestiqués, en s'appuyant sur l'idée que l'histoire n'est pas que la science des hommes dans le temps mais la science des espaces dans le temps²¹.

19. V. Despret, *Penser comme un rat*, Versailles, Quae, 2009.

20. A. Micoud, « Ces bonnes vaches aux yeux si doux », *Communications*, 74, 2003, pp. 217-237 ; M. Vicart, « Faire entrer le chien dans les sciences sociales », *Interrogations ?*, 1, 2005, pp. 131-136.

21. R. Delort, *Les Animaux ont une histoire*, Paris, Seuil, 1984 ; J.M. Moriceau, *op. cit.* ; C. Beck, *Les Eaux et forêts en Bourgogne ducale : société et biodiversité*, Paris, L'Harmattan, 2009 ; É. Baratay, *L'Histoire côté animal, autres vécus, autres regards*, Paris, Seuil, à paraître, et « Chacun jette son chien. De la fin d'une vie au XIX^e siècle », *Une bête parmi les hommes : le chien*, colloque Valenciennes, 2009, à paraître.

Penser les (co)évolutions des comportements

Là, elle peut apporter beaucoup aux sciences humaines mais aussi aux sciences naturelles, notamment sur la question de l'évolution des comportements, qui, à mon avis, va devenir centrale dans l'étude pluridisciplinaire des animaux. Car, en quêtant dans l'épaisseur du temps, l'histoire peut fournir des données difficiles à établir ou à consolider en travaillant sur le présent, même si elles peuvent être pointées du doigt. Nicolas Lescureux a relevé l'adaptation comportementale des loups aux évolutions pastorales des Kirguises depuis l'indépendance récente du pays, en se montrant plus audacieux, en se rapprochant des villages²². Justement, les historiens peuvent montrer que les loups ont pu être anthropophages un temps alors qu'ils l'étaient rarement avant et qu'ils redevinrent anthropophobes après, que les chiens errants ou de travail du XIX^e siècle ne se comportaient pas comme ceux de compagnie d'aujourd'hui, que les vaches lâchées dans les landes, avant la spécialisation laitière, étaient rétives envers les hommes, puis qu'elles se firent douces lorsqu'elles furent ramenées autour des fermes et rentrées chaque jour à l'étable pour la traite, que les pit-bulls, considérés de nos jours comme des chiens naturellement dangereux, étaient des chiens de compagnie très affectueux avec les enfants dans les États-Unis de l'entre-deux-guerres²³. Ces évolutions sont bel et bien réelles et non le fruit de l'imagination humaine au gré de changements des représentations, comme on le pensait en croyant à l'animal passif.

S'engager sur cette piste nécessite de s'interroger sur les causes de ces changements, qui peuvent être multiples, cumulatives, enchevêtrées ou successives : évolution des milieux, adaptation des bêtes, sélection des hommes, etc. Cela suppose de se rapprocher de l'écologie, pour connaître les configurations des milieux²⁴, et de l'éthologie pour comprendre les apprentissages. Évidemment, l'idée d'évolution des comportements est rejetée par une bonne partie des éthologues, notamment en France, parce qu'ils adhèrent à l'école lorenzienne qui a fait des animaux des êtres aux comportements spontanés, biologiquement déterminés, immuables, en évacuant ainsi le temps et l'histoire, comme, au même moment, la psychanalyse ou le structuralisme, et en se conformant à l'un des aspects majeurs du XX^e siècle intellectuel. Cette position est à l'origine de la controverse avec Jean-Marc Moriceau à propos de l'anthropophagie des loups d'Ancien Régime, peut-être pas aussi importante que les documents peuvent le suggérer car les clercs rédacteurs n'étaient pas toujours de bons observateurs de la nature, mais bien réelle, semble-

22. « Towards the necessity of a new interactive approach integrating ethnology, ecology and ethology in the study of the relationship between Kyrgyz stockbreeders and wolves », *Social, science, information*, 45, 2006, 3, pp. 463-478.

23. J.M. Moriceau, *op. cit.* ; É. Baratay, *L'Histoire*, *op. cit.*, à paraître ; Maria Iliopoulou, Linda Kaloff, « Cultural history of fighting dog », *Une bête parmi les hommes : le chien*, *op. cit.*, à paraître.

24. C. Beck, E. Fabre, « Interroger le loup historique ? Entre la biologie et l'histoire : un dialogue interdisciplinaire », dans J.M. Moriceau & A. Madeline, éd., *Repenser le sauvage grâce au retour du loup. Les sciences humaines réinterrogées*, Caen, MSH, 2010, pp. 13-21.

t-il, ce qui n'a pas été accepté par des éthologues au titre que les loups actuels ne le sont pas (ou plus). Pourtant, là encore, le temps était au centre des réflexions de l'éthologie darwinienne à la fin du XIX^e siècle, et il (re)devient, avec l'espace, l'un des paramètres importants de l'éthologie de terrain, notamment dans l'école cognitive d'origine anglo-saxonne, où l'on n'hésite plus à parler de cultures animales, entre groupes dispersés d'une espèce, mais aussi d'évolution culturelle d'un groupe dans un même milieu, par apprentissage et imitation, de l'adoption du lavage des patates chez des macaques japonais au changement de chants parmi des baleines à bosse²⁵.

L'historien ne peut que se sentir proche de cette perspective et d'ailleurs il retrouve sans peine de son côté les traces d'une coévolution de l'homme et d'animaux, de la vache au cheval en passant par le chien, une idée qui était commune au XIX^e siècle et que des scientifiques, tel Yves Christen, réactivent maintenant. La quête d'animaux acteurs, agissant vraiment dans leurs collectifs avec les humains, rapprochent donc histoire, sciences humaines et sciences de l'animal, de l'éthologie à la zootechnie où l'on se penche aussi de plus en plus sur les attitudes animales, comme le montrent les travaux de Jocelyne Porcher passant peu à peu, dans l'étude des communautés éleveurs-animaux, des premiers aux seconds²⁶. S'intéresser à l'animal lui-même, l'étudier de près suppose de rompre en même temps les barrières installées entre les hommes et les bêtes, entre les sciences humaines et les sciences naturelles, entre la science historique et celles du présent. Cela nécessite des collaborations entre spécialistes des disciplines concernées comme cela se fait de plus en plus, mais aussi, et là c'est encore peu répandu, que chacun se munisse de concepts et de données issues des autres sciences²⁷, et même qu'on recompose celles-ci pour de meilleures analyses. Il a été proposé de combiner éthologie et ethnologie pour étudier les communautés hommes-animaux, où se partagent des sens, des intérêts, des sentiments, où s'échafaude une sociabilité interspécifique complexe, et cela suppose de comprendre les bêtes, comme l'anthropologue Elisabeth Marshall Thomas s'y est essayée²⁸. Il serait bon aussi de croiser les sciences dans une perspective diachronique, de bâtir, par exemple, une histoire éthologique pour évaluer les évolutions des comportements animaux, comme celles des chiens passant de l'errance ou du travail à la compagnie ou encore celle des vaches passant de la polyvalence à la spécialisation laitière, et une éthologie historique pour analyser ces comportements à telle ou telle époque.

25. D. Lestel, *Les Origines animales de la culture*, Paris, Flammarion, 2001 ; Y. Christen, *L'Animal est-il une personne ?*, Paris, Flammarion, 2009, pp. 261, 267.

26. *Éleveurs et animaux, réinventer le lien*, Paris, PUF, 2002 ; « L'animal d'élevage n'est pas si bête », *Ruralia*, 14, 2004, pp. 159-170 ; *Une vie de cochon*, Paris, La Découverte, 2008.

27. C. Beck, E. Fabre, art. cit. ; É. Baratay, *L'Histoire*, op. cit.

28. « Ethology and ethnology: the coming synthesis », *Social, science, information*, 45, 2006, 2 ; E. Marshall Thomas, *La Vie secrète des chiens. Une anthropologue au pays canin*, Paris, Robert Laffont, 1995, et *Les Chats et leur culture*, Paris, Robert Laffont, 2004. Voir aussi « Les animaux pensent-ils ? », *Terrain*, 34, 2000.

En attendant, le lecteur constatera que toutes les approches socio-anthropologiques nouvelles que j'ai évoquées sont très bien illustrées dans les articles suivants. Elles sont ici menées par un groupe de jeunes chercheurs hardis, actifs, inventifs, que je remercie de m'avoir associé à leur entreprise présente, et qui nous montrent, comme nous l'avions constaté avec André Micoud lors de la journée d'étude à l'origine de ce volume, à quel point les problématiques socio-anthropologiques ont changé depuis les années 1980, obligeant les seniors que nous sommes devenus à réfléchir encore pour ne pas devenir de vieux singes et se faire croquer par ces jeunes loups. Ah, les vaches !

Références bibliographiques

- S. Bobbé, *L'Ours et le loup. Essai d'anthropologie symbolique*, Paris, MSH, 2002.
- M. Cegarra, *L'animal inventé. Ethnographie d'un bestiaire familier*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- S. Dalla Bernardina, *L'Utopie de la nature, chasseurs, écologistes et touristes*, Paris, Imago, 1998.
- S. Dalla Bernardina, *L'Éloquence des bêtes : quand l'homme parle des animaux*, Paris, Métailié, 2006.
- P. Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- Ethnologie française*, « Les animaux de la discorde », 39 (1), 2009.
- B. Galinon-Méléneq (éd.), *Homme-animal. Quelles relations ? Quelles communications ?*, Rouen, PU Rouen, 2003.
- D. Guillo, *Des Chiens et des humains*, Paris, Pommier, 2009.
- F. Héran, « Vers une sociologie des relations avec la nature », *Revue Française de Sociologie*, 48 (4), 2007, pp. 795-806.
- N. Lescureux, « Towards the necessity of a new interactive approach integrating ethnology, ecology and ethology in the study of the relationship between Kyrgyz stockbreeders and wolves », *Social, science, information*, 45 (3), 2006, pp. 463-478.
- I. Mauz, *Gens, cornes et crocs*, Versailles, INRA, 2005.
- I. Mauz, *Les Collectifs et leurs natures*, dossier de synthèse d'HDR, Université de Saint-Étienne, 2008.
- A. Micoud, « Ces bonnes vaches aux yeux si doux », *Communications*, 74, 2003, pp. 217-237.
- A. Micoud, « Mais qu'ont-ils donc tous à s'occuper des animaux ? », in S. Frioux et E.A. Pépy (éds), *L'Animal sauvage entre nuisance et patrimoine*, Lyon, ENS Éditions, 2009, pp. 177-187.
- A. Piette, « Entre l'homme et le chien. Pour une ethnographie du fait socio-animal », *Socio-anthropologie*, 11, 2002, pp. 87-104.
- M. Pinçon-Charlot, « La place de l'animal dans la société des XX^e-XXI^e siècles », in Collectif, *La Recherche médicale à l'aube du XXI^e siècle : recherche médicale et modèle animal*, Paris, Elsevier, 2002, pp. 24-28.
- C. Rémy, « Une mise à mort industrielle "humaine" ? L'abattoir ou l'impossible objectivation des animaux », *Politix*, 64, 2003, pp. 51-73.
- C. Rémy, *La Fin des bêtes, une ethnographie de la mise à mort des animaux*, Paris, Economica, 2009.
- F. Saumade, *Les Tauromachies européennes. La forme et l'histoire, une approche anthropologique*, Paris, CTHS, 1998.

- C. Talin, *Anthropologie de l'animal de compagnie*, Paris, L'Atelier de l'archer, 2000.
- Techniques et culture*, « Les natures de l'homme », 50, 2008.
- C. Tourre-Malen, *Femmes à cheval, la féminisation des sports et des loisirs équestres : une avancée ?*, Paris, Belin, 2006.